

DANS LE NOIR sur le TABLEAU BLANC

LA BELLE ET LA BÊTE

M. Jean Cocteau (M. Jean Cocteau est un poète spécialisé dans l'art d'écrire des contes de fées pour grandes personnes) n'a donc pas l'habitude d'être lu par les moins de douze ans...

Cependant, à moins que vous ne craigniez beaucoup les émotions fortes, vous pouvez, il me semble, aller voir « La Belle et la Bête » — même si vous n'avez que douze ans. — Adapté du célèbre conte de Mme Leprince de Beaumont, c'est un joli conte de fées poussé à l'extrême dans le sentimentalisme, où, sans doute, reste sincère l'idée première de l'histoire, mais très « à la manière de Cocteau ».

Situons, comme diraient messieurs les critiques, situons les personnages...

Il y a d'abord une charmante princesse — qui n'est pas princesse du tout, d'ailleurs, mais cela ne fait rien. Dans les contes, toutes les jeunes filles charmantes sont des princesses. Cette jeune enfant, style très Cendrillon, est, bien entendu, entourée de deux pies-grièches de sœurs, horriblement méchantes qui la méprisent, la traitent durement et sans affection, et lui laissent accomplir tous les travaux pénibles de la maison, tandis que, pompeusement parées, elles vont se divertir aux fêtes de la Cour. Leur père est un brave homme, un peu faible. Obligé de parcourir la forêt sauvage, en pleine nuit d'orage, il rencontre la « Bête », un monstre gigantesque et stupéfiant qui veut lui donner la mort parce qu'il a cueilli une rose sacrée, à moins — dernier salut — qu'une de ses filles ne se dévoue à sa place. Le pauvre père, désespéré, attrape une congestion cérébrale en rentrant chez lui et la gentille Belle, subrepticement, se sauve sur un cheval mystérieux qui la mène tout droit au domaine de la Bête.

La Belle pense que l'horrible monstre va la tuer. Mais la Bête, malgré son physique repoussant, est bonne. Attentive aux moindres désirs de la princesse, cette Bête la comble de prévenances. Un jour le monstre lui confie sa propre vie sous forme d'une petite clef d'or et lui permet de retourner chez elle voir son père qui va mourir. Si elle ne lui rapporte pas la clef d'or avant huit jours, la Bête mourra et la Belle aura la libre possession de toute sa fortune. Mais la Belle a de l'amitié et de la pitié pour la Bête. Elle décide de rentrer à temps. Hélas ! la petite clef d'or lui est volée par ses sœurs et elle arrive trop tard, au moment où

la bête va mourir. Désespérée, elle essaie en vain de ranimer la Bête. Mais sa bonté et son amour pour le malheureux monstre viennent à bout de la magie et l'horrible Bête en mourant se transforme en prince charmant. Se dédoublant, tout en gardant la bonté de la Bête, tandis que seule meurt la forme du monstre, ce prince a pris la personnalité et le visage d'un beau jeune homme qui aimait beaucoup la Belle. Quelques autres détails plus subtils compliquent l'intrigue, mais je vous les laisse découvrir, car ils ne sont pas nécessaires pour avoir une idée générale du scénario.

La critique habituelle fut, en général, assez sévère pour ce joli film. Je ne partage pas du tout son avis. S'il n'est sans doute pas l'équivalent de « L'Éternel Retour », son prédécesseur — (un film que vous ne verrez que plus tard, quand vous aurez grandi) — il possède cependant un charme indéniabie. Le truquage n'a rien inventé — techniquement — que nous ne connaissions déjà au cinéma. Mais les effets à surprises n'en sont pas moins amusants. Les bras sortant du vide pour présenter les flambeaux, les statues qui roulent des yeux phosphorescents dans la nuit et tournent la tête d'un air étonné, ou sourient finement, dus à l'imagination pur style de Jean Cocteau, sont une des meilleures réussites du film. Pour que vous n'ayez pas peur, je vous préviens d'avance que la fumée s'échappant des doigts de la Bête et son visage sont un peu effrayants, bien sûr, mais nous en avons vu d'autres dans les récits magiques de notre enfance, n'est-ce pas? Les paysages, la forêt surtout, dont les arbres se garent tout seuls pour laisser passer les personnages, sont un peu évocateurs du domaine du « Grand-Meaulnes ». Les costumes d'époque s'harmonisent bien avec l'ambiance féérique et spectaculaire du conte.

Les détails sont bons. Des effets comiques, dus souvent au naturel du dialogue ou au jeu des artistes, interdisent à cette histoire, faite de rêve et d'irréel, de paraître trop abstraite. Bien jouée, sur un rythme assez vif et poétique, nous y retrouvons la forme naïve et subtile, précise et lointaine à la fois, de Cocteau.

Le rôle de la Bête convient bien à Jean Marais. Il est tour à tour le beau jeune homme, le prince, la Bête qui ne forme finalement qu'un seul personnage.

Josette Day ne donne pas beaucoup de pittoresque à son interprétation, mais on ne lui en demandait pas tant pour interpréter le rôle de la timide, douce et bonne princesse.

Il y avait des petits garçons et des petites filles dans la salle, et ils paraissaient s'amuser beaucoup.

LA PETITE FILLE DU 7^e RANG.

thebleudoor.com

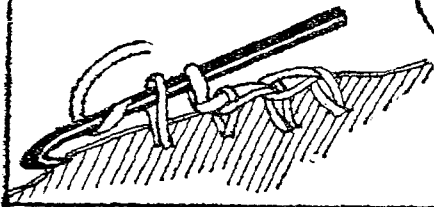
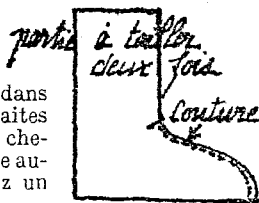
Bottillons de lit

Il est bon d'avoir une chambre fraîche pour dormir à condition d'avoir bien chaud au lit. Ce sont les pauvres pieds qui ne sont pas toujours réchauffés. Il est facile de confectionner des bottillons dans de petites tombées de lainage.

Établissez d'abord en papier le patron dont vous allez vous servir. Posez votre pied à plat sur un papier. Dessinez-en le tour. Mesurez le contour depuis le milieu de la pointe jusqu'au milieu du talon.

Sur cette longueur taillez un morceau en forme de chaussure. Taillez une bande droite de 4 cent. de large sur la longueur de votre dessus de pied. Préparez un ourlet d'un demi-centimètre autour de ces pièces et maintenez-le par un point de feston au crochet en laine de couleur harmonisée avec votre tissu. Vous avez en tout quatre pièces par pied (une semelle, deux côtés et une bande de dessus).

Cousez la bande de devant en piquant dans le point de crochet de chaque côté. Faites cette couture jusqu'à la naissance de la cheville. Cousez le dos. Cousez la chaussure autour de la semelle. Pour fermer posez un ruban de chaque côté et serrez à volonté autour de votre cheville.



Lettre d'une Tante

AVOUER SA FAUTE

Il faut en convenir, ce n'est pas facile, ni agréable, d'avouer la faute que l'on a commise.

Mais s'il est une chose affreuse entre toutes, c'est de laisser accuser quelqu'un d'autre d'avoir fait cette faute.

Cela, c'est vraiment très mal, n'est-ce pas, et je suis bien sûre qu'aucune de mes nièces ne se rendrait coupable de cette laide action.

Cependant j'ai entendu raconter dernièrement une bien triste histoire sur ce sujet.

Ils étaient plusieurs... plusieurs enfants qui jouaient dans une pièce. Un frère, une sœur, des cousins.

Que s'est-il passé? On ne l'a pas très bien su. Mais le résultat sautait aux yeux, si je peux dire. Il y avait le feu dans cette pièce — non pas un honnête petit feu dans une cheminée — mais un gros vilain feu qui menaçait d'incendier la maison. Heureusement on intervint à temps, mais il y eut une fameuse émotion.

Et naturellement, comme ce feu mal placé était dû à l'imprudence de quelqu'un, le père de famille interrogea les enfants. Était-ce le frère, la sœur, les cousins?

Le coupable n'avoua pas; les innocents, bien entendu, ne le dénoncèrent pas.

Fallait-il punir tout le monde? Evidemment, puisque personne ne voulait s'accuser.

Ce fut très cruel. La pauvre petite fille, envoyée en pénitence dans sa chambre, pleurait à gros sanglots — sans toutefois vouloir parler.

Et ce ne fut qu'assez longtemps après que le père de famille apprit que l'un de ses neveux était le coupable.

Il y aurait eu un si joli geste à faire pourtant, en s'avancant pour dire :

— Ne punissez que moi, mon oncle, je suis le seul fautif!

Et ce geste courageux lui aurait certainement valu beaucoup d'indulgence.

Tante Mad'